

FÉVAL PAUL

LA FABRIQUE
DE MARIAGES,
VOL. I

Paul Féval
La fabrique de mariages, Vol. I

*http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24726761
La fabrique de mariages, Vol. I:*

Содержание

| | |
|-----------------------------------|----|
| I | 4 |
| II | 27 |
| III | 46 |
| Конец ознакомительного фрагмента. | 48 |

Paul Féval

La fabrique de mariages, Vol. I

I

— Le billet de mille francs. —

Dans les premiers jours de mai, en l'année 1836, deux hommes se rencontrèrent dans l'une des contre-allées du boulevard de Saxe, derrière l'hôtel royal des Invalides. L'avenue était déserte, comme il arrive souvent. C'est à peine si quelques soldats passaient deux à deux à de longs intervalles, portant leur chapelet de bidons enfilés. Ce quartier, situé entre les Invalides et l'École militaire, est triste à en mourir. On n'y rencontre que des guerriers en négligé, ou quelques vieux débris de nos victoires, montant clopin-clopat à la barrière de Vaugirard pour boire au Grand-Vainqueur le vin exempt de droits en rabâchant des épiluchures de batailles. Après déjeuner, le soleil d'Austerlitz réchauffe tous les cabarets du Gros-Caillou, comme le soleil de juillet illuminait encore, à l'époque où se passe notre histoire, toutes les guinguettes des environs de la Bastille.

Ils vont et viennent, ces soleils historiques; le vrai soleil du bon

Dieu n'en peut mais et se venge en aveuglant les astronomes qui lui cherchent des taches.

C'est le quartier des marchands de bois en gros. A cette époque où la garde civique était à la mode, tous les chantiers portaient pour enseigne un français coiffé du bonnet à poil. Il y avait dans les avenues, et tout le long du boulevard des Invalides, le chantier du *Garde national*, le chantier de l'*ancien Garde national*, le chantier du *nouveau Garde national*, le chantier du *vrai Garde national*, et d'autres. La concurrence parisienne, bien honnête mais adroite, sait ainsi varier ses moyens.

A part les chantiers, quelques usines, deux fabriques de chandelles, des fermes de maraîchers plus sauvages que les métairies de la Sologne, mais moins pittoresques, – des couvents, le puits de Grenelle et beaucoup de maisons d'éducation. Ce qui distingue cette portion lointaine du Gros-Caillou, ce sont des multitudes de *pensions pour MM. les officiers* et des cabarets d'une tristesse profonde où la bière ne mousse que sur l'enseigne. On y boit de l'eau-de-vie à 12 degrés; on y boit surtout des demi-tasses de ce liquide désobligeant à la vue, blessant pour l'odorat, qui contient toute sorte d'ingrédients, sauf le café dont il porte le nom. Ces cabarets ont une physionomie toute particulière. Ce sont des mesures presque neuves, mais caduques et rachitiques comme les enfants des vieux. La recette s'y fait le lundi avec des gens venus on ne sait d'où: le reste de la semaine, ils chôment. Plusieurs ont une mauvaise réputation.

Il n'est pas dans Paris de quartier qui soit plus émaillé de

militaires. Sous la Restauration, c'étaient de dangereux parages. En 1836, on y assassinait encore assez bien vers la brune.

De nos jours, on n'assassine plus nulle part. L'âge d'or est venu sur terre.

Le journal *le Droit*, à court de crimes, va se fondre, dit-on, avec la *Gazette des Tribunaux* qui est sans ouvrage.

Il était environ dix heures du matin. La journée s'annonçait superbe et la brise balançait les grands arbres au feuillage tout jeune, mais déjà décoloré par la poussière. Nos deux hommes se rencontrèrent à peu près au milieu de l'avenue, vers l'endroit où se construit maintenant le couvent coquet des dames carmélites.

Il y avait alors, sur la droite, un chantier; sur la gauche, un pensionnat de jeunes filles.

Le marchand de bois étalait ses bûches savamment superposées à droite de la chaussée. Ses tas énormes formaient de jolis dessins; au haut du plus architectural, une horloge était placée, et, devant la grille, une enseigne effrontée criait aux passants: *Seul chantier du Garde national*.

Le pensionnat avait aussi bien bonne mine. On voyait quelques têtes d'acacias derrière le premier corps de logis. Une vaste enseigne, noir sur blanc, sans colifichets ni ornements, portait en grosses lettres: *Pensionnat de jeunes personnes, avec jardin, tenu par mademoiselle Gérard*.

Au-dessous, trois médaillons de forme ovale traduisaient cela en anglais d'abord: *Boarding school for young ladies*; en allemand ensuite: *Kostschule zu Jungferen*; enfin, en espagnol: *Casa de*

educacion para las señoritas.

Il y avait aussi une grille, mais fermée par des persiennes; une grosse cloche de couvent, pendue à une tige de fer, dominait un des piliers du portail, et, chaque fois qu'un passant s'approchait un peu trop près de l'entrée, on entendait l'aboiement terrible d'un mâtin.

Ce mâtin, à en juger par sa voix, devait être d'une taille énorme.

– Vous vous êtes fait attendre, monsieur Fromenteau! dit le plus âgé de nos deux compagnons, sans se découvrir, tandis que l'autre soulevait son chapeau.

– Dix heures juste, répondit celui-ci, qui montra l'horloge du chantier.

– Si les horloges des marchands de bois sont aussi justes que leurs mesures... Mais brisons là, monsieur Fromenteau, et dépêchons: je suis accablé d'affaires.

– Les mariages vont bien? demanda Fromenteau en clignant de l'œil.

Son interlocuteur le toisa d'un air de supériorité si souveraine, que Fromenteau, éperdu, toucha son chapeau derechef.

Ce Fromenteau sentait le pauvre diable, bien qu'il fût proprement couvert. Il était habillé tout de noir avec une cravate blanche un peu fatiguée. De grands papiers sortaient de ses poches; signe évident de misère.

Ces grands papiers qui sortent des poches ne valent jamais rien pour celui qui les porte: papiers d'huissier, papiers d'avocat,

papiers de poète. Je ne sais pourquoi la détesse à papiers est la plus navrante de toutes.

Fromenteau n'était ni poète, ni plaideur. Il avait, au cinquième étage d'une vilaine maison de la rue de la Harpe, un *cabinet d'affaires et de renseignements*.

Bon métier, métier tout parisien, où l'on se damne à fond et irrémisiblement pour manger du pain sec.

Le compagnon de Fromenteau était un tout autre homme: pantalon gris à guêtres collantes et à plis sur le ventre; gilet de velours noir, montrant sa pointe sous le frac bleu, militairement boutonné; cravate noire étoffée et nouée largement, hauts cols de chemise, moustaches en brosse, chapeau à bords importants, cigare de cinq sous, pas de gants, gros jonc à pomme d'or. Ses moustaches et ses cheveux commençaient à grisonner, mais vous ne lui auriez pas donné plus de cinquante-cinq ans. C'était un assez bel homme, se tenant droit, se portant haut, et gardant cette physionomie d'officier en demi-solde, qui fut si populaire sous la Restauration.

Le nom n'était pas au-dessous du personnage. Tout le monde ne s'appelle pas M. Garnier de Clérambault. Cela sonne.

Enfin, la profession valait l'homme et le nom. M. Garnier de Clérambault, par ses relations dans le grand monde (ceci faisait partie de ses prospectus), par sa position de fortune et de moralité, par la confiance qu'il avait su inspirer aux familles, pouvait offrir son entremise utile aux célibataires ou veufs des deux sexes, désirant contracter mariage.

Il avait l'honneur d'offrir aux amateurs des dots liquides et sérieuses, depuis trois cents francs jusqu'à sept millions quatre cent vingt-sept mille six cent soixante-cinq francs. Il ne plaçait que des rosières, et, quant aux épouseurs, il répondait de leur ingénuité sur sa propre tête. Il mariait les humbles aussi bien que les puissants. Son carnet bienveillant s'ouvrait aux cuisinières sur le retour tout comme aux jeunes princesses polonaises; il accueillait même les demoiselles du quartier Bréda, pourvu qu'elles eussent de la candeur et des économies. Son personnel en fait d'hommes embrassait l'ordre social tout entier. Il avait entre ses mains des cœurs de porteurs d'eau, des cœurs d'avoués en mal d'étude non payée, des cœurs de professeurs, des cœurs d'artistes, des cœurs de généraux, et même un cœur de banquier.

Rara avis in terris, oiseau rare sur terre, disait Fromenteau, qui avait fait ses humanités et à qui l'escompte avait été cruelle. Fromenteau croyait à tout, hormis à ce cœur-là. – A supposer qu'il existât, ce cœur, il valait pour Fromenteau, comme curiosité, la collection tout entière.

Fromenteau était sceptique et malignement frondeur, comme tous les vaincus de la bataille sociale. Fromenteau avait essayé beaucoup et peu réussi. Garnier de Clérambault le dominait de toute la hauteur de son succès.

A cette question mal séante: «Les mariages vont bien?» M. de Clérambault ne daigna même pas répondre.

– Où en sommes-nous? demanda-t-il en remontant l'avenue.

– Hé! hé! fit l'agent d'affaires, – on ne gagnerait pas de vie à

cet ouvrage-là... j'aimerais mieux copier pour les contributions directes ou placer des madères de la petite Villette... Tenez, patron, vous pourriez faire mon bonheur si vous vouliez, vous savez bien?..

Clérambault s'arrêta.

– Voulez-vous que je vous marie, monsieur Fromenteau? demanda-t-il.

– Ah! patron! répondit le pauvre diable, dont les yeux se baissèrent mélancoliquement, – ne plaisantons pas là-dessus, je vous prie... chacun a ses affaires de cœur... Je suis né constant, et je n'épouserai jamais que Stéphanie.

Il regarda Clérambault en dessous pour voir si celui-ci riait; mais Clérambault s'occupait déjà d'autre chose. Fromenteau, tout pâle et tout maigre, avec des yeux fatigués, cachés derrière des lunettes rondes, ne présentait pas un aspect très-séduisant, et cependant il y avait un sentiment si vrai sous le comique de ses paroles, que bien des gens l'eussent volontiers écouté.

Il reprit avec ce plaisir triste qu'on éprouve à sonder sa propre maladie morale:

– A peine au sortir de l'enfance...

– Quatorze ans, au plus, je comptais, interrompit Clérambault sur l'air de *Joseph vendu par ses frères*.

Fromenteau poussa un gros soupir; mais il poursuivit:

– J'avais un peu davantage: seize ans, seize ans et demi... Ah! patron, il y a longtemps de cela! J'étais rhétoricien... elle portait les chapeaux chez une modiste de la rue Saint-Honoré... dans

le haut... je la rencontrai un jour d'orage et je lui prêtai mon parapluie... je n'avais pas de position: elle épousa M. Lebel, son premier, suisse à Saint-Philippe du Roule... un homme que je n'aimais pas... Il mourut... si vous saviez comme elle est bien en veuve!.. Je déclarai mes sentiments; elle ne me rebuta pas... mais je n'avais pas de position faite; elle fut obligée, bien malgré elle, d'épouser son second, M. Mullois, garde du commerce... un homme que je détestais... il mourut aussi... J'accourus: je la trouvai embellie et occupée à remettre à la mode son ancien deuil de veuve... elle eut des bontés pour moi; mais, hélas! je n'avais pas encore de position faite: son troisième se présenta et fut accueilli, M. Mouillard, bandagiste... un homme que je n'ai jamais pu voir!..

– Tournez à droite! commanda M. Garnier de Clérambault.

Ils arrivaient à une petite ruelle qui passait entre le chantier et un marais plein de légumes sous cloches, pour rejoindre l'avenue d'Harcourt. Fromenteau tourna à droite dans la ruelle et continua en s'animant:

– Il est mort, monsieur, il est mort!.. et n'est-ce pas une destinée? Stéphanie ne peut garder un seul de ses maris parce qu'il est écrit là-haut qu'elle sera ma femme...

– Quelle âge a-t-elle? demanda M. Garnier de Clérambault.

– Quarante-neuf ans... aux roses.

– Et que ne l'épousez-vous?

Fromenteau croisa les mains sur son ventre, à revers, et s'arrêta dans cette attitude qui peint le découragement.

– Je n'ai pas encore de position faite, balbutia-t-il avec des larmes dans la voix... – à mon âge... avec l'éducation que j'ai reçue... je suis bachelier ès lettres, monsieur!.. et voilà que M. Moyneau pousse sa pointe tout doucement... gardien au passage du Saumon... bel uniforme... il sera son quatrième... je le sens à la dent que j'ai contre lui...

– Nous voici dans un endroit où nous pouvons causer à l'aise, interrompit Clérambault; trêve de sottises!

– Des sottises, monsieur! se récria Fromenteau, – quand il s'agit de ma félicité!.. Il me faut beaucoup de force morale pour achever, monsieur... mais j'achèverai: je m'en suis imposé le devoir... Que me manque-t-il pour être le quatrième de Stéphanie? une position faite. Vous pouvez me la donner...

– Moi, mon bon?

– Oui, monsieur... et à peu de frais... Vous n'ignorez pas que mon neveu Prosper est dentiste et qu'il a inventé une préparation dont les effets sont tout bonnement miraculeux... Avec une goutte de cet élixir...

– Passez! fit Clérambault.

– Très-bien, monsieur!.. Vous n'avez pas foi dans l'*odontophile végétal*...

– Pas la moindre.

– Voulez-vous que je vous fournisse une preuve?..

Fromenteau plongeait déjà sa main maigre dans la vaste poche de son habit noir.

– Ce n'est pas nécessaire, dit le marieur en l'arrêtant; – que

vous faut-il?

– Stéphanie! répondit sans hésiter ce chevaleresque Fromenteau; – c'est-à-dire une position faite pour mériter Stéphanie, c'est-à-dire un billet de mille pour conquérir une position.

Il y a des expressions qui tarent un homme. Sans ce mot *billet de mille*, nous aurions presque pris Fromenteau pour un troubadour. Mais billet de mille! Méfiez-vous profondément des gens d'esprit qui disent billet de mille au lieu de mille francs. C'est de l'argot. On parle ainsi au tapis-franc et à la bourse.

Après cela, on peut être troubadour et malhonnête.

– Monsieur Fromenteau, dit Clérambault d'un ton protecteur et hautain, – si nous sommes content de vous, je ne vois pas pourquoi on vous refuserait cette bagatelle... mais il faut qu'on soit content... très-content... Veuillez me rendre compte de vos démarches.

Pour la troisième fois, Fromenteau se découvrit et montra sa tête dégarnie sans être chauve: une pauvre tête pointue de faiseur subalterne et malheureux.

– Mes démarches, commença-t-il, ont été nombreuses et couronnées de succès. J'ai découvert, d'abord, le notaire de M. le comte Achille de Mersanz...

– Bravo! dit Clérambault, qui ajouta aussitôt plus froidement: – c'est quelque chose... Qui est ce notaire?

– M. Souëf (Isidore-Adalbert), rue de Babylone, no 7.

– Je le connais... Depuis combien de temps fait-il les affaires

de M. de Mersanz.

– Depuis son émancipation.

– En date?..

Fromenteau consulta un de ces grands papiers qui sortaient de ses poches.

– En date du 9 septembre 1816.

– Vingt ans... supputa M. Clérambault; – Césarine n'a que dix-sept ans... Ce notaire était donc déjà dans la maison du temps de la première femme... C'est parfait!

Fromenteau se frotta les mains en songeant à l'*odontophile végétal*, inventé par son neveu Prosper. Prosper lui avait offert une association pour exploiter ce précieux produit, moyennant mille francs comptants: six cents francs pour le local et le mobilier, quatre cents francs pour faire imprimer des petites affiches que Fromenteau s'était chargé lui-même de coller sur toutes les persiennes de tous les rez-de-chaussée. – Nous savons d'immenses fortunes qui ont eu des commencements beaucoup plus modestes.

– Après? dit Clérambault.

Fromenteau baissa le nez sur son papier.

– Maître Souëf a cinq clercs, reprit-il: —*Primo*, Glayre (Charles-Jean), *capax* et notaire reçu, qui va prendre bientôt l'étude.

Clérambault nota ce nom sur ses tablettes.

– *Secundo*, poursuivit Fromenteau: M. Martineau (Théodore-Jean-Baptiste), vieux routier qui restera toujours second clerc;

Tertio, M. Marcailloux (Ernest-Napoléon); *Quarto*, M. Midois (Amand-Fidèle).

Le marieur nota encore ces trois noms et hocha la tête d'un air mécontent.

– *Quinto*, acheva Fromenteau, M. Rodelet (Léon-Arthur).

Clérambault referma précipitamment son carnet et donna un grand coup sur l'épaule pointue du pauvre diable.

– Léon Rodelet! s'écria-t-il; – Léon Rodelet est clerc chez maître Souëf?

– Isidore-Adalbert, repartit Fromenteau, qui s'inclina. – Ce jeune Rodelet (Léon-Arthur) n'a pas encore d'appointements... il appartient à une famille honorable... A la fin de l'année, on compte lui donner cinquante francs par mois et le déjeuner.

– Diable!.. et sa famille honorable lui fait une bonne pension?

– Presque rien...; ce qui ne l'empêche pas de mener bonne vie, à ce qu'il paraît... Il a un gentil appartement...

– Toujours rue du Bac?

– Vous le connaissez, patron, à ce que je vois... Il a quitté la rue du Bac et demeure ici près, au coin de la rue Neuve-Plumet, dans la maison de maman Carabosse.

La figure épanouie du marieur se couvrit d'un nuage à ce nom. Mais ce fut l'affaire d'un instant, et il demanda:

– A quel étage?

La ruelle allait en montant; ils étaient tout au bout du chantier et dominaient les alentours. Fromenteau montra du doigt au loin une terrasse fleurie qui formait le plus haut étage de la dernière

maison de la rue Plumet.

– C'est à lui ce jardin suspendu, dit-il; – ça lui a coûté de l'argent.

Clérambault se prit à sourire.

– On doit voir cela du jardin de la pension Gérard... murmura-t-il.

A quoi Fromenteau répondit:

– Pour ce qui est de ça, je ne sais pas.

Clérambault prit son binocle en or et l'essuya soigneusement pour regarder mieux la terrasse.

– C'est très-gentil, cela, dit-il; – ce jeune M. Léon Rodelet est un garçon de goût...

– Et faraud! ajouta Fromenteau, – il faut voir!.. Quand il ne va pas à l'étude...

– Il manque souvent?

– Mauvaise santé, à ce qu'il dit... mais on commence à trouver qu'il abuse des maux de gorge et des points de côté... d'autant mieux qu'il traite ces indispositions en courant à cheval toute la sainte journée avec des bottes molles et des gants paille... Et il a le tort de ne pas s'éloigner assez de la rue de Babylone... Il est toujours dans le quartier, passant et repassant dans l'avenue de Saxe... S'il allait au bois ou aux Champs-Élysées...

– C'est que, sans doute, interrompit le marieur, – la personne qu'il cherche n'est ni aux Champs-Élysées ni au bois.

– C'est juste, cela, dit Fromenteau avec sensibilité; – si on me demandait, à moi, pourquoi je flâne toujours du côté du

Petit-Montrouge, je serais bien forcé de répondre que Stéphanie habite le village de Plaisance, et qu'il est un aimant moral, appelé sympathie par le vulgaire, qui exerce une attraction... Mais, tenez, patron, en parlant du Petit-Montrouge, on est sûr d'y rencontrer M. Léon Rodelet, tous les jeudis et tous les dimanches, en grande tenue et à cheval...

– Le jeudi et le dimanche... répéta Clérambault qui réfléchissait; – précisément les jours où la pension Gérán va en promenade... Est-ce que le chalet de la pension Gérán n'est pas au Petit-Montrouge?

– Tout près du modeste réduit, monsieur, où Stéphanie respire... Vous vous intéressez, à ce qu'il paraît, à ce jeune Léon Rodelet?

– Il s'agit de savoir, pensa tout haut le marieur, s'il est amoureux de Maxence ou de Césarine...

– Hein?.. fit Fromenteau; Césarine de Mersanz?.. Je suis bête, moi!.. Vous voulez faire le mariage, c'est clair!

Au lointain, du côté de l'avenue de Saxe, un son de cloche aigrelet se fit entendre. – Puis de joyeux cris, des cris de jeunes filles qui prennent leur volée, s'élevèrent.

Un cavalier descendit la ruelle au grand galop. M. Garnier de Clérambault et son compagnon n'eurent que le temps de se ranger contre le mur du chantier. Le cavalier ne les aperçut même pas.

C'était un tout jeune homme, tourné comme il faut, et bien à cheval. Sa figure régulière et un peu fatiguée portait les traces

d'une préoccupation triste. Il était mis à la dernière mode, trop bien mis pour l'heure matinale. Un œil expert aurait su découvrir qu'il manquait un peu de ce laisser aller, de ce diable au corps qui distinguent l'insoucieux viveur. Il semblait, en vérité, jouer au gentleman, et il apportait en quelque sorte un soin surabondant aux détails de son rôle.

Il passa comme un éclair.

– Juste au son de la cloche!.. grommela Clérambault.

– Quand on parle du loup... commença Fromenteau finement.

– Dites-donc, patron! s'interrompit-il, si l'âge d'or revient, les petits clerks iront le matin à leur étude en berline à quatre chevaux... M. Rodelet est déjà dans l'âge d'argent... Avez-vous vu sa jument? un bijou!

Clérambault sembla s'éveiller tout à coup de sa méditation.

– Voyons, reprit-il brusquement, assez de cancan!.. à nos affaires... Les renseignements sur M. de Mersanz...

– Complets! répliqua Fromenteau, qui changea de ton aussitôt.

Il fouilla dans plusieurs poches, d'où il retira une prodigieuse quantité de papiers. Parmi ces papiers, il choisit une feuille volante et remit ses lunettes à cheval sur son nez.

– «Mersanz, lut-il à demi-voix et en se rapprochant de son patron, qui se penchait pour égaliser les tailles; – Mersanz (Achille-Frédéric-Félix le Pescheur, comte de), né à Aix-la-Chapelle le 3 février 1798, marié en 1819 à Catherine-Marie Labbé de Pont-Labbé, fille aînée de M. le marquis de Pont-Labbé, gentilhomme de la chambre, commandeur de Saint-

Louis, grand officier de la Légion d'honneur, pair de France, etc., etc., veuf en 1822, remarié en... (ici la date manquait) à Béatrice-Rosalie-Marie Roger, fille d'un simple capitaine de l'Empire, en retrait de solde depuis la rentrée des Bourbons...»

– En voilà une chute! s'interrompt Fromenteau. – Va toujours...

– «Colonel de hussards, démissionnaire en 1830, officier de la Légion d'honneur, membre du conseil général de l'Indre...»

Clérambault lui mit la main sur l'épaule.

– Le détail de la fortune? dit-il.

– Voilà, patron, répondit Fromenteau, qui eut un complaisant sourire; quand il s'agit de mariage, c'est le principal... hé hé!.. Mademoiselle Césarine est fille unique... grande héritière... hé! hé!.. mais le comte Achille n'a que trente-huit ans... et la comtesse sa femme est toute jeune... hé! hé!.. hé hé!.. En voilà une qui est jolie!.. ses petits frères et sœurs peuvent venir...

– La fortune? répéta Clérambault, qui frappa du pied avec impatience.

– Voilà, patron, voilà... C'est magnifique!.. cinquante-cinq mille francs de contributions foncières... en France seulement... sans compter les biens de Prusse et les valeurs mobilières.

– Cinquante-cinq mille francs! répéta Clérambault.

– Quand on songe qu'avec la cinquante-cinquième partie de cela, soupira Fromenteau, l'odontophile végétal marcherait sur des roulettes... que j'aurais une position faite... et que je serais le quatrième de Stéphanie!.. Voulez-vous le détail?

– Rapidement.

– Il y a d'abord la terre de Mersanz, dans l'Allier, qui rapporte peu de chose à cause de l'entretien du château... on calcule que le château avec ses dépendances coûte soixante mille francs par an... Laissons la terre de Mersanz pour mémoire... La terre de Châtillon-le-Pape, même département; mal régie, rapporte quarante-sept mille francs quitte d'impôt... Les moulins à foulon du Chenu, même département, sont affermés trente-trois mille francs... L'usine d'Esdron, près de la Flèche (Sarthe), donne cent cinquante mille livres de rente... La minoterie de Randon...

– La somme des biens de France? dit Clérambault, qui essuya la sueur de son front.

Il avait la fièvre.

– De trois cent cinquante à quatre cent mille.

– Et les valeurs mobilières?

– Des actions partout... au moins deux mille francs de revenu.

– Et les biens d'Allemagne?

– Une centaine de mille francs.

– De rente?

– Parbleu!

Clérambault reprit haleine avec force. Il étouffait.

– Sept cent mille francs de revenu, supputa-t-il.

– Au bas mot! appuya Fromenteau; et quand on songe qu'avec la sept centième partie de cela...

– Mais dépense-t-il ses rentes? demanda Clérambault.

– Mal... il fait beaucoup de bien... pas d'esbrouffe... il y a

des gens qui avec ça assourdiraient Paris!

– Et son beau-père?

– Le colonel Roger?.. Vieille garde... moustache héroïque... victoires et conquêtes... brave homme... rude au poil... Il est venu s'établir chez son gendre depuis huit jours, on ne sait pourquoi ni comment...

M. Garnier de Clérambault eut un si singulier sourire, que Fromenteau s'interrompit pour lui demander:

– Est-ce que vous le savez, vous, patron?

Le marieur haussa les épaules.

– C'est qu'il y a des moments, reprit Fromenteau, où je m'imagine que vous êtes plus savant que moi sur le compte de cette famille-là.

Clérambault toussa et tourna la tête.

– Le beau-père et le gendre sont bien ensemble? demanda-t-il.

– Très-bien... Seulement, le beau-père aime trop les Invalides... Il a fait mettre une table de cabaret dans le jardin... et ça marche!.. Il va toujours d'un côté de la table le capitaine Roger, de l'autre un troupier hors d'usage... On cause batailles et fredaines, Mars et Vénus...

– Ce pauvre bon capitaine! dit Clérambault, qui avait toujours aux lèvres son étrange sourire; ça fait l'éloge de son cœur.

– Assurément; mais ça ne plaira pas longtemps à son gendre.

Le marieur prit dans sa poche un autre cigare. Il semblait être d'excellente humeur.

– Patron, lui dit Fromenteau, vous devez être de la même

fournée que le beau-père, ou à peu près...

M. de Clérambault fit mine d'être très-occupé à allumer son cigare.

– Vous êtes ancien officier de l'Empire, pas vrai? continua Fromenteau.

– Je m'en fais gloire, continua solennellement le marieur.

– On dit que ce capitaine Roger était un diable à quatre...

– Peuh!.. fit Clérambault, il y a tant de Roger!.. c'est comme les Martin...

– Et les Durand... et les Lebreton... Pour en revenir...

Clérambault lui imposa silence d'un geste, remit sa boîte à cigares dans sa poche et tira son portefeuille, qu'il ouvrit.

– M. Fromenteau, prononça-t-il confidentiellement, vous avez dit tout à l'heure un mot profond.

– Vraiment, patron?

– Vous avez dit: «Le comte de Mersanz n'a que trente-huit ans...»

– Dame!.. de 1798 à 1836...

Clérambault hocha la tête et laissa tomber ces paroles:

– Ce n'est pas la fille qui est un grand parti, c'est le père.

– Le père est marié, dit Fromenteau.

Clérambault mit du vent dans ses joues. L'agent de renseignements se rapprocha de lui.

– Est-ce que vous croiriez...? prononça-t-il mystérieusement.

Puis, comme l'autre gardait le silence, il ajouta:

– On l'a dit dans le temps...

Il se fit un bruit léger au-dessus d'eux. Ils levèrent la tête en même temps et vivement. Une haute pyramide de bois à brûler montait à trente pieds au-dessus de la muraille. Aucun ouvrier ne se montrait sur la pile.

– On l'a dit, répéta Clérambault, qui baissa la voix.

Il prit dans son portefeuille un billet de banque de mille francs, en ajoutant:

– Et, si je connaissais quelqu'un qui voulût gagner ceci...

– Moi, patron, moi! s'écria le pauvre Fromenteau, qui joignit ses mains tremblantes avec ferveur; l'odontophile végétal... Stéphanie... tous mes rêves de fortune et d'amour.

Clérambault tenait le billet entre l'index et le pouce.

– Il s'agirait, dit-il posément, d'explorer un peu les cartons de maître Souëf et de chercher le contrat de mariage de M. le comte avec Béatrice Roger.

Fromenteau, pâle d'émotion, tendait la main déjà pour saisir le billet, lorsqu'un bruit plus distinct se fit au haut de la pile. Nos deux interlocuteurs n'eurent pas même le temps de lever la tête, cette fois. – Un homme tomba comme une bombe entre eux deux. En tombant, et avant de toucher terre, il saisit le billet de banque à la volée.

Clérambault et Fromenteau reculèrent. Il n'y avait que de l'étonnement dans les yeux du second; mais la physionomie naguère si hautaine du marieur était bouleversée. Ses dents claquaient sous sa moustache.

– Jean Lagard!.. balbutia-t-il.

– Bonjour, mon vieux Garnier! fit celui-ci, qui fourra tranquillement le billet dans la poche de son pantalon de toile; comment va?

Il fit en même temps un signe amical à Fromenteau, qui le regardait, frappé d'étonnement, et n'osait crier au voleur!

C'était un gros réjoui d'ouvrier, robuste et découplé à merveille. Il paraissait âgé de vingt-cinq à trente ans: l'amour du travail n'était pas gravé sur ses traits.

Il aurait dû se casser les reins dix fois en sautant du haut de la pyramide; mais ses reins en avaient vu bien d'autres, et sa figure rubiconde n'avait même pas changé de couleur.

– D'où viens-tu? demanda Clérambault sans réclamer son billet de banque.

– De loin, mon vieux, répliqua Jean Lagard; on te dira ça quand monsieur ne sera pas là... J'ai pris du service là dedans, un petit peu (il montrait le chantier), pour attendre l'occasion de te présenter mes compliments... Je donne congé... le chiffon vaut deux mois de noces et festins... quand ça sera fini, j'irai te voir... A l'avantage!

Une voix doucette et charmante cria au bout de la ruelle, derrière l'angle de l'avenue d'Harcourt:

– Voilà le plaisir, mesdames!.. voilà le plaisir!

Clérambault et Fromenteau échangèrent un regard.

– Carabosse! s'écria Jean Lagard, ma bonne amie Carabosse!.. Voilà ce que j'appelle de la chance... j'aurais donné cent sous pour la rencontrer aujourd'hui!

On vit d'abord apparaître une boîte de forme cylindrique, en bois léger, cerclé de fer, à l'angle de la rue d'Harcourt; puis une petite vieille, propre, menue, souriante, le corps un peu jeté de côté par l'habitude de porter sa boîte à plaisirs, se montra au bout de la ruelle. Dès qu'elle aperçut notre groupe, elle leur fit gaillardement signe de tête et demanda:

– En voulez-vous?

– A bientôt, mon vieux Garnier, dit Lagard, qui s'élança vers la petite vieille et la souleva dans ses bras comme un enfant.

M. de Clérambault tira sa montre. Il avait l'air consterné.

– Du moment que ces deux-là nous ont vus ensemble, monsieur Fromenteau, dit-il, vous ne m'êtes plus bon à rien... Bonne santé je vous souhaite!

Il s'éloigna, laissant le malheureux Fromenteau appuyé contre le mur. Jamais cet agent de renseignements ne s'était vu si près du billet de mille francs qui devait lui donner l'odontophile végétal et Stéphanie.

Clérambault descendit la ruelle à grands pas; en arrivant à l'avenue de Saxe, une voix railleuse frappa ses oreilles:

– Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

La petite bonne femme avait fait le tour par l'avenue d'Harcourt. Elle arrivait bras dessus bras dessous avec Jean Lagard. – Le marieur se mit en pleine déroute et gagna le revers des Invalides.

– En voulez-vous? lui cria de loin la petite bonne femme.

Elle s'arrêta devant la porte de la pension. Jean Lagard lui mit

deux gros baisers sur les joues et lui dit:

– A ce soir, barrière des Paillassons... Le lieutenant y sera, mort ou vif, foi d'homme!

II

— La pension Géran. —

Il y avait deux demoiselles Géran, mademoiselle Mélite, qui était la grande demoiselle Géran, et mademoiselle Philomène, plus humble, moins haute sur jambes et qui parlait aux parents dévots. Mademoiselle Mélite était pour les mondains. Elle appuyait sur l'instruction et les talents d'agrémens; elle avait un mot pour gagner le cœur des mères à sa mode: *brillant sujet*.

Brillant sujet, soyez certains de cela, est une invention comme l'odontophile végétal. *Brillant sujet* mettait l'eau à la bouche de toutes les aïeules. Un brillant sujet, fille de procureur, peut devenir duchesse. Mademoiselle Mélite vous avait une manière de dire cela:

— Je puis vous promettre, madame, de faire avec ce cher ange un brillant sujet!

On avait vu sortir, en effet, de la pension Géran plusieurs brillants sujets.

Mademoiselle Mélite était savante. Elle parlait plusieurs langues. C'était elle qui avait traduit son enseigne en anglais, en allemand et en espagnol. Son influence s'exerçait principalement sur les bourgeois, qui la prenaient pour une femme de grand ton.

Mademoiselle Philomène, au contraire, exploitait le faubourg Saint-Germain. On ne peut prendre les vraies grandes dames

que par la modestie. Mademoiselle Philomène était la modestie même. Elle parlait simplement, un peu vulgairement même, comme cela se fait exprès dans les salons purs, par haine du beau français des parvenus.

Elle avait aussi son mot, mademoiselle Philomène, un mot composé, un mot adroit jusqu'à la subtilité la plus raffinée. Elle disait à madame la marquise:

– Nous ferons de votre chère petite *une honnête femme qui sera remarquée partout.*

Comprenez-vous? *honnête femme* aurait blessé la *dame* de l'avoué. En parlant à certaines gens, ce mot femme est impoli. Le bourgeois n'entend pas raison, ventrebleu! Il n'a ni femme ni fille, il a sa dame et sa demoiselle. Quiconque oublie cette nuance a *mauvais genre*.

C'est le contraire au faubourg. – Et cependant *honnête femme* ne suffit pas pour traduire brillant sujet. Il faut autre chose. Cette expression niaise: brillant sujet, eût offensé sans doute madame la comtesse; mais madame la comtesse veut aussi pourtant que sa fille étincelle un petit peu.

Or, voilà! Philomène était tout simplement une demoiselle de génie. Elle avait trouvé ce protocole: «Une honnête femme qui sera remarquée partout.»

Bien des gens seront de notre opinion: ce protocole est sublime.

Philomène était l'aînée des demoiselles Gérán. Notez, en passant, qu'il n'est pas indifférent de s'appeler Philomène. Elle

s'occupait de l'éducation religieuse et de l'administration: ce n'était pas une fille à se mettre en avant. Mélite, la grande mademoiselle Géran, passait en tous lieux pour la présidente de cette république; mais Philomène la menait par le bout du nez.

Au physique, Mélite était grande, haute en couleur, forte d'épaules et belle femme. Elle portait des robes de soie noire et frisait ses cheveux, qui avaient une tendance naturelle à la rébellion. Elle se donnait bientôt trente ans, et prisait sans relâche, pour prêter un peu d'aplomb à cet âge trop tendre, dans une vaste tabatière d'or. – Philomène boitait légèrement de la jambe gauche. Le mérinos était son étoffe favorite; elle portait ses cheveux en bandeaux sous un bonnet sévère. Elle était avenante, grassouillette, souple, courte, et se vantait à propos d'avoir passé la quarantaine.

Je ne sais pourquoi il n'existe pas au monde une seule maîtresse de pensionnat qui ait choisi ce métier par vocation. C'est toujours un accident. – Il n'y a que les concierges pour avoir éprouvé plus de malheurs. – Les maîtresses de pension sont invariablement des créatures déclassées, des nefs humaines, battues par la tempête. Elles sont cela, ne pouvant plus être autre chose. Si le ciel l'eût voulu, elles auraient toutes un hôtel et cent mille écus de rente.

Ce qui les mettrait à leur place, assurément.

La chute de l'Empire en créa des quantités. On en doit plusieurs aux inondations de la Loire; quelques-unes sont nées du naufrage de la Méduse. Il n'est point de désastre qui n'ait cette

compensation de produire une ou plusieurs institutrices. Ce sont les filles du feu, du fer ou de l'eau. Elles sortent des châteaux incendiés ou des maisons écroulées. Les moindres sont nées d'un coup de foudre.

Les demoiselles Gérán étaient trop habiles pour conter aux parents de longues et ennuyeuses histoires, mais elles plaçaient volontiers cette phrase que Mélite ponctuait par un soupir, Philomène par un sourire: «L'affaire de Saint-Domingue a pris deux millions cinq cent mille francs à feu notre pauvre père.»

On leur touchait deux mots de l'indemnité pour les consoler, et tout était fini.

C'étaient, du reste, il faut l'avouer, d'assez bonnes personnes, surtout aux approches de la Sainte-Mélite, de la Sainte-Philomène et du premier jour de l'an. Elles ne maltrahaient guère que leurs sous-maîtresses et distribuaient des prix à tout le monde à la fin de l'année.

Ce fut, lorsque la cloche sonna pour la récréation de onze heures, ce fut sur le perron comme une turbulente cascade de têtes blondes et de têtes brunes. Les cheveux bouclés, pris par le vent, voltigèrent; les robes d'été ondoyèrent du haut en bas des degrés, et le flot animé, franchissant la dernière marche, s'éparpilla sur la pelouse.

Une vraie pelouse. L'établissement Gérán avait un jardin sincère, avec des acacias réels, de l'herbe, du sable et des murs tapissés de vigne vierge.

Le gai soleil riait dans le feuillage encore clair. Les rosiers

boutonnaient; il y avait des primevères le long du mur. C'était mai, le joli mois des gazons et des fleurs; mai, le mois des jeux et des amours, où les oiseaux chantent, où l'eau tiédit dans le ruisseau sablé d'or pour baigner les petits pieds des fillettes.

L'enfant bondit joyeusement sous cet espiègle soleil de mai, qui donne à la jeune fille une démarche plus languissante. Pourquoi?

La fraise se noue et blanchit déjà au bois; la cerise est verte sur l'arbre; demain, le groseillier va teindre en rouge ses grappes qui pendent à terre. Les marronniers ont leurs aigrettes près de fleurir; l'acacia suspend ses gousses à l'odeur enivrante et trop douce. Pourquoi sautez-vous plus légères, fillettes infatigables, quand vos sœurs aînées cherchent déjà l'ombre et le repos?

Voici les jeux! Blanche a son cerceau, Claire saisit les manches de sa corde. – Amélie et Marie reçoivent et lancent tour à tour, à l'aide de leurs baguettes jumelles, l'anneau bariolé des Grâces. – Dieu me pardonne! il y a là une demi-douzaine de petits anges qui donnent à déjeuner à leurs poupées. – Emma se demande comment on peut se divertir à cela, elle qui, malgré la brise, bâtit son château de cartes sur un banc.

Gare à la ronde qui passe! Élise, Robertine, Valérie et les autres, des démons qui tournent à perdre haleine, et qui promettent de n'aller plus au bois, puisque les lauriers sont coupés.

Qui donc a coupé ces pauvres lauriers de la chanson? Pour tant de lauriers coupés, il y avait donc, en cet heureux pays, bien

des têtes de héros ou bien des fronts de poètes?

Hélas! sont-ce des lauriers qu'on va chercher au bois?

Gare à la ronde! Valérie la brune, Élise la blonde, Robertine, dont les cheveux châains rebondissent en boucles si belles! Elles sont lancées et courent, suivies par le fretin des poupées vivantes, autour d'Anaïs, immobile au centre du cercle. – Embrassez celle que vous voudrez...

Et qu'on se range pour laisser passer la ronde.

C'est Élise qui chante. Il y a déjà de la prétention dans son accent. Brillant sujet!.. Mais que Valérie y va de bon cœur! Et comme Robertine essuie sans façon, du revers de sa main mignonne, les gouttes de sueur qui perlent sous ses grands cheveux!

Et qu'elles se moquent de bon cœur des innocentes qui jouent là-bas à *la tour, prends garde!* le jeu des nigaudes, qui contient pourtant un excellent symbole.

Dans le monde, la femme est une forteresse qui doit se défendre toujours et toujours prendre garde.

L'escarpolette! voilà pour les vaillantes! – Et les barres! Mais Sophie est de mauvaise foi et Madeleine ne veut jamais être prisonnière. Le chat vaut mieux, le chat coupé surtout. Mais ce qui vaut mieux encore, mieux que n'importe quoi, c'est la corde, la grande corde, parce qu'il y a un cercle autour et qu'on est regardé.

Sans la galerie, qui donc sauterait à la corde?

Petites, moyennes, grandes, vont et viennent, courent et

s'arrêtent. Voyez leurs gestes et leurs sourires. Ce sont des femmes. Il y a plus: quoiqu'elles se mêlent sans souci et franchement, un regard observateur distingue aisément parmi elles les castes et les provenances. Les petites du grand monde sont mises plus simplement et mieux; les petites bourgeoises, à part les signes physiques qui trompent quelquefois, sont plus maniérées et respectent leur toilette davantage. – D'ailleurs, il y a les noms qui sont un guide presque certain. Ne demandez pas d'où sortent Irma, Athénaïs, Rosa, Zuléma, Zédélie ou Malvina. Les noms ne mentent jamais.

Celles-ci ne s'amuse pas. Elles sont trois ou quatre autour de la sous-maîtresse, plus triste et plus ennuyée qu'elles. Ce sont les retenues. Qu'ont-elles fait? ou que n'ont-elles pas fait, les paresseuses? – Si elles n'étaient pas là, la sous-maîtresse, pauvre fille, pourrait poser sur un banc ce lourd tome de Rollin, qu'elle fait semblant de lire, et dévorer *Ivanhoé*, qui est dans sa poche; mais elles l'observent. Elles savent où est *Ivanhoé*; elles se vengent.

– Maxence! à la ronde! A la ronde, Césarine!

Deux charmantes filles, celles-ci, mais grandes; deux demoiselles de dix sept ans.

– Césarine! veux-tu jouer à la tour?

– Veux-tu courir aux barres, Maxence?

Dix-sept-ans, des tailles fines et souples, d'adorables visages et de ces divines chevelures, l'une fauve, l'autre cendrée, que les peintres aiment tant à faire miroiter sous leur pinceau!

- C'est Maxence qui sait des rondes!
- Et Césarine court si bien!
- Aux barres, aux barres!
- A la ronde!.. veux-tu?
- Césarine!
- Maxence!

Mademoiselle Césarine de Mersanz, fille unique d'un comte, s'il vous plaît! Mademoiselle Maxence de Sainte-Croix, fille unique d'une marquise, je vous prie.

Mon Dieu! voilà un an, à ce même mois de mai, Maxence et Césarine étaient les premières aux barres et à la ronde. Mais les mois de mai se suivent et cessent tout à coup de se ressembler.

Maintenant, aux récréations, Césarine et Maxence se promenaient gravement, fuyant les jeux insipides et causant Dieu sait de quoi. Elles n'étaient plus enfants. Elles rêvaient le monde, impatientes de franchir ce mur odieux qui leur cachait les joies et les élégances parisiennes.

Les barres, la ronde, ah! fi! – Songez que, dans trois mois, elles pouvaient être mariées.

Il y avait un cavalier au bout du jardin; au sommet du cavalier, il y avait une tonnelle. C'était là que les deux grandes (on les appelait ainsi dans la pension), c'était là que les deux grandes par excellence aimaient à se reposer. Du cavalier, on apercevait un petit coin de Paris: l'avenue de Saxe, le rond-point de Breteuil et les maisons situées à l'extrémité de la rue Neuve-Plumet. – Quand il venait quelqu'un, grande, moyenne ou petite, déranger

nos deux compagnes dans leur sanctuaire, elles se fâchaient.

Elles s'aimaient, il fallait voir! Vous connaissez ces amitiés de pension qui ne doivent finir qu'avec la vie. Elles ne pouvaient absolument pas vivre l'une sans l'autre. Toutes deux avaient le même âge. Césarine avait fait son éducation entière à la pension Géran; Maxence n'y était que depuis dix-huit mois; mais il leur avait à peine fallu un jour pour éprouver cette commune sympathie qui les entraînait l'une vers l'autre.

C'était Maxence qui avait ces beaux cheveux d'un brun fauve. Elle était pâle, et son profil, sculpté hardiment, rappelait les contours de la madone espagnole. Il y avait comme un feu latent dans le regard de ses grands yeux noirs, frangés de cils énormes. Sa bouche harmonieuse et pure souriait peu, mais noblement. Sa taille était haute, élancée et forte à la fois. Il y avait dans tous ses mouvements je ne sais quelle grâce fière, impossible à définir.

Césarine, moins belle assurément, était peut-être plus jolie. Maxence de Sainte-Croix était une femme tout à fait, tandis que Césarine gardait beaucoup de sa gentillesse d'enfant. Ses traits avaient une délicatesse extrême; ses yeux d'un bleu foncé pétillaient d'esprit et de malice sous les masses cendrées de ses admirables cheveux blonds; sa taille, qu'on eût prise dans la main, était merveilleusement modelée. – Avec cela, des pieds à chausser large la pantoufle de Cendrillon et des mains de fée...

Ce fut un grand tumulte tout à coup.

– Voilà le plaisir, mesdames!.. voilà le plaisir!

– Carabosse! la petite bonne femme Carabosse! cria-t-on de

toutes parts.

Elle était sur le seuil d'une porte basse qui communiquait avec la cour de la pension, le poing sur la hanche, la main au couvercle de sa boîte à plaisirs. – Il y avait là des fillettes de douze ans, qui étaient plus hautes qu'elle; mais ce fou rire qui s'était emparé de toute la pension à sa vue n'avait rien de moqueur. – On saluait ainsi tous les jours la petite bonne femme. On l'aimait. Elle avait la réplique si bonne et le visage si joyeux.

Et propre! et leste encore, quoiqu'elle fût vieille! et toujours prête à faire crédit à l'insu de la sous-maîtresse!

Elle avait un compte courant très-compiqué, je vous assure. Tout cela était dans sa tête. Elle ne se trompait jamais.

Trente ans auparavant, cette petite femme avait dû être une beauté en miniature. Ses traits étaient réguliers et fins. Ses cheveux, éclatants de blancheur, restaient épais, et ondulaient naturellement sur son front. La légère déviation de sa taille lui donnait seulement une singulière allure, surtout lorsqu'elle s'obstinait à suivre les soldats au pas accéléré, en prenant la mesure des tambours.

Elle avait cette manie, tout le monde la lui connaissait. Depuis une dizaine d'années qu'elle était dans le quartier, chaque fois qu'un régiment passait, musique en tête, on voyait la petite bonne femme avec sa jupe courte, son bonnet toujours bien blanc et sa grande boîte, qu'elle mettait dans ces occasions-là sur son dos, courir sur la pointe des pavés avec une légèreté vraiment fantastique, jusqu'à ce qu'elle fût à l'arrière-garde. Une fois là,

elle allongeait le pas en mesure; son visage prenait une expression martiale, et sa courte taille, redressée militairement, malgré le poids de sa boîte, grandissait d'un bon quart de pouce.

Les soldats riaient. Elle leur donnait des poignées de plaisir cassé, ils l'appelaient maman: un rayon de joie profond illuminait aussitôt son visage.

Cette passion qu'elle avait pour les soldats amusait beaucoup le voisinage. On pensait généralement que la petite bonne femme n'avait pas la tête bien solide.

Mais c'étaient là ses débauches, et nous la trouvons ici dans l'exercice officiel de ses fonctions. – Outre sa boîte, elle avait à l'ordinaire un panier d'osier, doublé de papier blanc, qu'elle portait au bras. Ce panier était plein de pommes d'api si brillantes et si jolies, que vous eussiez dit la tête d'un bouquet de fleurs. Elle était fière de ses pommes, qu'elle ne vendait pourtant pas cher. Si quelqu'un eût osé prétendre que la petite bonne femme n'avait pas les pommes les plus mignonnes de Paris, elle se serait battue.

– Voilà le plaisir, *mesdames!* voilà le plaisir!

Elle n'avait garde de changer la formule consacrée. Pour des fillettes, c'est déjà fort agréable de s'entendre appeler mesdames. Mais la petite bonne femme, nous le disons en toute sincérité, n'avait pas besoin de flatteries pour achalander sa marchandise. Son plaisir, toujours frais, avait un parfum exquis. Où le prenait-elle? le plaisir des autres marchandes est insipide et sent la poussière.

Il fallut voir comme on se précipita vers elle de tous les coins du jardin. Cent voix enfantines s'élevèrent, lorsqu'elle prononça d'un air crâne son fameux:

- En voulez-vous?
- A moi! à moi! à moi!
- Pour un sou... pour deux sous...
- Des pommes d'api!
- Du sucre d'orge!

Heureuses les premières arrivées! Il y eut bien un léger échange de pinçons, de tapotes et de croquignoles entre celles qui voulaient passer toutes à la fois, mais la sous-maîtresse ne les vit pas. – Elles souffrent tant, ces pauvres sous-maîtresses, que parfois elles deviennent méchantes.

C'est assez rare. Ordinairement, elles s'engourdissent dans leurs misères et supportent avec un égal stoïcisme les piqures des élèves et les coups de boutoir de madame.

– Chacun son tour! chacun son tour! disait la petite bonne femme, débordée; – tout le monde en aura si on ne me tracasse pas... Un sou, mademoiselle Valérie... Vous voulez des pommes, vous, mademoiselle Anaïs? Attendez: les pommes, c'est en dernier... Deux sous, mademoiselle Célestine... Voyons! saperlotte! chacun son tour!

Un joyeux rire s'éleva, mêlé de trépignements: on aimait à la faire jurer saperlotte.

Les retenues se mirent à pleurer parce qu'elles n'avaient point leur part de cette fête, et la sous-maîtresse leur dit:

– Que cela vous apprenne à être sages!

Pour exprimer cette pensée, mademoiselle Mélite Géran eût fait assurément un discours. Mais elle avait tant de talent.

Elle était là, mademoiselle Mélite, avec sa robe de soie et sa tabatière d'or.

Elle montrait justement à une nouvelle cliente le joyeux spectacle des fillettes entourant la marchande de plaisir.

Mademoiselle Philomène faisait de même. Mélite était sur le perron; Philomène au milieu de la pelouse abandonnée.

Mélite endoctrinait savamment une grosse négociante, épaisse et lourde, qui avait apporté sa fille, chétive enfant de sept ans; Philomène séduisait une svelte baronne qui tenait par la main un beau petit ange coquet, gracieux et mutin.

– Certes, certes, madame, disait Mélite avec sa belle dignité, – j'ai beaucoup entendu parler de la maison Maillard-Coquelin, banque, recouvrements...

– Surtout la commission pour l'exportation, interrompit la négociante.

– J'allais avoir l'honneur de le dire, madame... Notre établissement est tout spécialement monté pour le haut commerce.

– Oh! fit madame Maillard-Coquelin, – notre fille ne sera pas dans le commerce.

– J'entends bien, madame, répliqua Mélite souriant finement – mais noblement; – l'héritière d'une maison comme la vôtre...

– M. Maillard va se retirer dans deux ans.

– Si jeune encore!.. Ah! le commerce, dans des mains habiles...

– Et probes, mademoiselle!

– Et probes, c'est sous-entendu quand il s'agit de la maison Maillard-Coquelin... Le commerce est la première profession du monde!

– Maman, dit la petite Maillard-Coquelin, elles mangent du plaisir.

– Mademoiselle Cornélie! appela Méлите.

La sous-maîtresse vint aussitôt.

– Allez chercher du plaisir à ce cher amour, dit Méлите.

– Ah! mademoiselle... fit la mère reconnaissante.

– Mon Dieu, madame, reprit Méлите modestement, – notre soin principal est de nous faire aimer de nos enfants... Vous voyez le jardin... elles sont ici comme dans le paradis.

– Pour jouer, objecta madame Maillard-Coquelin, – c'est très-bien... mais pour travailler... D'abord, je veux qu'Angéлина travaille.

– Angéлина! se récria Méлите en caressant la joue blafarde de l'enfant; – quel nom distingué!

– Vous trouvez?.. c'est moi qui l'ai choisi... On voulait l'appeler Jeanne, comme une cuisinière.

– Quant au travail, reprit Méлите.

– Je veux de l'histoire, interrompit la négociante, – de la géographie, du piano, des analyses, un peu de philosophie...

Cornélie, la sous-maîtresse, revenait avec le plaisir. – Ce fut

mademoiselle Mélite qui le donna elle-même à l'enfant.

– Madame, dit-elle, si nos conditions vous conviennent, fiez-vous à moi. J'ai déjà pour Angéline la plus tendre sympathie. Je la surveillerai spécialement et je m'engage à faire d'elle ce que nous appelons un brillant sujet!

Ce dernier mot fut *lancé*, comme on dit au théâtre. Mademoiselle Mélite en savait l'effet d'avance. Elle reconduisit mademoiselle Maillard-Coquelin jusqu'à la porte de la rue, et celle-ci lui dit en partant:

– Demain, j'amènerai la petite.

Vous pensez si Mélite embrassa Angéline de bon cœur!

– Ah! madame! disait pendant cela Philomène à la baronne, – nous ne vivons pas encore assez en dehors du monde pour ignorer l'éclat de certains noms historiques... N'y eût-il pas un Salvage aux croisades?

– Deux, répondit madame la baronne de Salvage.

– A la première, mais un seul à la seconde, je crois ne pas me tromper... Pierre de Saulx, chevalier, seigneur de Salvage, était à Bouvines avec Philippe-Auguste... Vous portez écartelé, au premier et quatrième de sable au croissant d'argent qui est Saulx, au troisième et deuxième burellé d'or et de gueules, au franc canton d'hermines qui est Salvage.

La baronne la regardait, stupéfaite et enchantée.

– Vous savez...? murmura-t-elle.

Philomène eut un sourire.

– Ma foi, chère demoiselle, ajouta la jolie baronne, – je serais

bien embarrassée s'il me fallait blasonner ainsi couramment notre écusson.

– Ne vous étonnez pas, madame, dit Philomène, – c'est ici la pension de la noblesse.

La baronne fronça légèrement ses sourcils aquilins.

– Je ne tiens pas à cela, dit-elle; – il faut que ma petite Jeanne s'habitue à voir tout le monde.

– Jeanne! se récria Philomène, qui se baissa pour embrasser l'enfant; – quel nom distingué!

– Ce n'est pas l'avis de mon cordon bleu, répliqua la baronne en riant; – elle s'appelle Angéline et se fâche quand M. le baron lui défend d'appeler sa fille Juanita...

– Petite maman, dit l'enfant, – celles-là mangent du plaisir... c'est bon.

Philomène ouvrait la bouche pour appeler mademoiselle Cornélie, mais elle n'eut pas le temps.

– Va, Jeanne, dit la baronne; – fais comme elles.

Jeanne s'élança comme une petite folle. Au bout d'une minute juste, elle avait conquis son plaisir, poussé et embrassé toute la pension Gérán.

– Ma chère demoiselle, reprit madame de Salvage pendant l'absence de Jeanne, – veuillez excuser mon ignorance... Quelles sont vos études?.. J'espère que vous n'apprenez pas le blason à ces fillettes?

– Nous apprenons le français, madame la baronne, – l'anglais, l'allemand, l'italien...

– C'est parfait...

– L'histoire, la géographie, la littérature...

– Ont-elles bien le temps de jouer? demanda la baronne.

– Pour cela, je vous en réponds.

– Et les ouvrages d'aiguille?

– Nous nous en occupons beaucoup.

– Dans notre famille, voyez-vous, nous sommes des femmes de maison et de ménage.

– De vraies femmes de gentilshommes! s'écria Philomène avec admiration.

– Vous êtes trop bonne, chère demoiselle; – Jeanne ne doit point être un petit prodige.

– Ce qu'on appelle un brillant sujet! dit Philomène en riant de tout son cœur; – non, non, madame la baronne... nous ne faisons pas de brillants sujets: voici notre marche...

Jeanne revenait avec son paquet de plaisirs. Philomène la prit entre ses bras et poursuivit.

– Nous nous faisons aimer de ces chers anges, d'abord... et nous tâchons de rendre aux parents d'honnêtes femmes qui sont remarquées dans le monde.

Philomène ne lança pas ce dernier mot comme sa sœur; elle le laissa tomber tout bonnement.

La baronne lui serra la main.

– Jeanne, demanda-t-elle, – veux-tu rester avec cette dame-là?

Jeanne regarda fixement Philomène.

– Viendras-tu me voir tous les jours? dit-elle ensuite à sa mère.

Celle-ci la serra contre son sein. Elle eut une larme têt séchée, – puis elle gagna vaillamment sa voiture...

– Nous n'avons qu'elle, dit-elle à Philomène; – c'est tout notre cœur... rendez-la heureuse et bonne.

La voiture partit. Jeanne avait déjà une douzaine de camarades. – Mélite et Philomène se rencontrèrent dans la cour. Elles se regardèrent sans rire.

Moi, je vous dis qu'avec une de ces filles-là on ferait plusieurs diplomates.

Cependant la foule s'éclaircissait autour de la petite bonne femme, dont la grande boîte était presque à sec et qui n'avait plus guère de pommes d'api.

– Maman Carabosse, dit Cécile, – avez-vous des devises?

– Et de belles! répondit la petite bonne femme; – mais, dites-moi, où sont donc ces demoiselles? Il me reste juste assez de plaisir pour elles deux.

– Ah! ah! firent les moyennes, – ces demoiselles?.. les vraies demoiselles!.. Césarine et Maxence.

– Où sont-elles?

– Sous leur tonnelle, pardi!.. à causer tout bas.

Et les moyennes d'enfiler ce chapitre d'anathèmes rieurs:

– Oh! font-elles leurs embarras, celles-là, maintenant!

– Elles ne veulent plus jouer...

– Ni chanter...

– Ni rire!

– Nous ne les aimons plus.

– Des devises, des devises!

La petite bonne femme jeta un regard du côté du cavalier. Elle vit les deux jeunes filles penchées avidement au balcon de la tonnelle et regardant au bout de l'avenue de Saxe.

– Je parie qu'il passe sur sa jument de louage! murmura-t-elle.

Puis elle souleva prestement le double fond de sa boîte pour atteindre les coquilles dorées où sont les devises, si chères aux enfants.

III

– Deux jeunes filles. —

Il passait en effet – sur sa jument de louage, – une jolie bête fringante et vive qu'il montait assez bien. Il passait dans l'avenue de Saxe, fringant comme sa monture, fatigant ses étriers pour trotter à l'anglaise et laissant floconner derrière lui la fumée bleue de son cigare.

Quelle différence y a-t-il, de loin, entre un cinquième clerc d'avoué et un prince?

Il passait. La petite bonne femme ne se trompait pas. C'était bien Léon Rodelet que Césarine et Maxence regardaient.

Césarine, émue et curieuse; Maxence, curieuse mais calme.

Ce n'était pas mademoiselle Maxence de Sainte-Croix qui venait pour Léon Rodelet sous la tonnelle.

– Il est vraiment assez bien, dit-elle quand Léon fut passé, le poing sur la hanche et la bride lâchée.

Il ne faut rien cacher. En passant, il avait envoyé un salut en souriant.

– Assez bien! répéta Césarine avec reproche.

– Très-bien, si tu veux... pour un petit jeune homme.

Vous verrez très-rarement une toute jeune fille apprécier un petit jeune homme.

Césarine répéta encore d'un air piqué:

– Un petit jeune homme!

– Dame, fit Maxence ingénument, et ce n'était pas son défaut dominant d'être ingénue, – c'est à peine si l'on voit sa moustache.

– Tu es myope, toi, ma bonne, répliqua mademoiselle de Mersanz; – moi, je la vois très-bien.

Maxence tourna vers elle ses grands yeux de gitana.

– Est-ce que vraiment tu l'aimes? murmura-t-elle.

Césarine éclata de rire, – mais trop bruyamment.

– J'aime son joli cheval, dit-elle, – sa cravache, la fumée de son cigare... On n'a pas le choix, ici.

Elle était rouge comme une cerise. – Maxence secoua la tête gravement.

– Et que crois-tu qu'on aime dans les hommes? murmura-t-elle.

– Je ne sais pas, repartit Césarine sèchement.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.